

Christiane SOLTE-GRESSER, *Shoah-Träume. Vergleichende Studien zum Traum als Erzählverfahren*, Paderborn, Brill, Fink, Collection « Traum — Wissen — Erzählen », t. 10, 2021, 489 pages.

Il arrive que les textes des rescapés de la Shoah contiennent des récits de rêve. Ainsi, dans *Si c'est un homme*, Primo Levi évoque longuement le rêve collectif des *Häftlinge* pour exprimer leur extrême souffrance, jusque dans leurs nuits ; il y a aussi le rêve récurrent du retour à la maison, rêve qui — de nouveau — offre plus d'angoisses que de réconfort car comment vont-ils raconter ? et seront-ils crus ? Sans oublier, dans *La Trêve*, dès les premières lignes, les cauchemars qui hantent Primo Levi, une fois rentré chez lui.

Dans une étude consacrée aux « rêves sur la Shoah », Christiane Solte-Gresser nous dit que le rêve est partout, dans les œuvres des témoins et des non-témoins, car c'est un « procédé narratif extrêmement productif pour explorer les limites du représentable. » (8). « Champs visuels restreints, contours indistincts, images qui se dissolvent, impressions voilées, mots incompris, perceptions erronées, événements incohérents et inexplicables, tout cela illustre de manière symbolique les points aveugles, les lacunes et les incertitudes de la connaissance de la Shoah. » (p. 434) Plus encore — et par-delà l'indicible — le rêve « offre la possibilité de penser ensemble le sens et l'absurdité » (*ibid.*).

Les rêves que font les déportés et les rescapés ne sont pas des rêves comme les autres, de fait, ils obligent même à repenser les fonctions attribuées depuis Freud à ce processus mental (comme la *Verarbeitung*) et à les dépasser. Les rêves que racontent les survivants de la Shoah « se situent ainsi dans un espace entre la dissimulation traumatique du langage et l'insatiable besoin de parler des survivants ; dans une certaine mesure, ils contribuent donc à une forme de reconquête de leur propre expression linguistique. » (p. 432) La mise au jour de ce paradoxe, entre mutisme et désir de narration, n'est toutefois qu'un aspect de cette recherche.

Celle-ci se devait d'être interdisciplinaire, comme l'explique avec une remarquable concision Christiane Solte-Gresser dans son introduction théorique. Littérature, histoire, philosophie, psychanalyse : ces disciplines sont conjuguées ici avec pertinence pour aborder des récits littéraires auxquels chacune de ses disciplines s'intéresse par ailleurs. Les « *studies* » interdisciplinaires plus récentes, comme les *Cultural studies*, les *Holocaust Studies*, les *Perpetrator Studies*, les *Women's Studies* et surtout les *Trauma Studies*, ne sont pas ignorées.

Ce sont les psychologues qui, les premiers, dans les années 1970, se sont penchés sur les rêves de déportés (comme ils ont aussi été les premiers à s'intéresser aux troubles des enfants de déportés). Mais il a fallu attendre pour que les chercheurs s'intéressent aussi à leur forme, et pas prioritairement à leur contenu (p. 12-13). Christiane Solte-Gresser se penche sur les deux en cherchant à mettre au jour le *savoir* spécifique transmis par ces rêves précis. Ce savoir est de trois ordres : 1) « un savoir sur le rêve conservé dans la littérature » 2) « un savoir sur le monde qui n'est pas purement cognitif mais aussi [...] oxymorique en raison de ses ambivalences et paradoxes inhérents et enfin 3) « le savoir onirique dans la littérature désigne également un savoir *de* la littérature, une forme de génération de savoir esthétique qui — pour reprendre le concept de "savoir de la vie" d'Ottmar

Ette ou le "savoir pour la vie" de Vittoria Borsò — se manifeste précisément dans le récit, en tant que récit. » (p. 18-19, ma traduction)

Le corpus, pleinement comparatiste, rassemble des textes d'écrivains venant de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Autriche-Hongrie, de Prague, de Pologne, de Roumanie, de Croatie, d'Espagne, d'Italie, des États-Unis, d'Angleterre et d'Israël. Et l'espace culturel pris en compte s'élargit encore au regard de la liste que l'autrice a placée à la fin de l'ouvrage : elle a répertorié cent textes littéraires sur la Shoah où apparaissent des récits de rêve. Quant à la bibliographie critique, elle est à la fois internationale, ample et très à jour.

Christiane Solte-Gresser a choisi d'aborder son corpus de manière thématique via douze études à la fois distinctes et complémentaires, tout en évitant les redites : rêves du moi abîmé (Jean Cayrol et Vercors), rêves consignés entre politique et poétique (Rudolf Leonhard, Charlotte Beradt, Emil Szitty), rêves au camp (Robert Antelme, Primo Levi, Charlotte Delbo, Jorge Semprún, Anna Langfus), rêves de "Muselmann" (Charlotte Delbo, Vercors, Elie Wiesel), cauchemars du monde d'après (Günter Eich, Primo Levi, Anna Langfus), temps du rêve et expérience de l'Histoire (Anna Seghers et Lenka Reinerová), souvenirs rêvés à l'avance (André Schwarz-Bart, D. M. Thomas et Jonathan Safran Foer), écriture rêvée (Paula Ludwig et Philip Larkin), rêve du retour du camp (Primo Levi, Charlotte Delbo, Werner Fritsch, Jean Cayrol, Georges Perec, Jorge Semprún), cauchemar et chimère d'impossibles narrateurs (Romain Gary et Radu Mihaileanu), savoir onirique (Charlotte Beradt, Paula Ludwig, Ingeborg Bachmann, Hélène Cixous), rêves d'exécuteurs entre aveuglement, refoulement et hantise (Romain Gary, Edgar Hilsenrath, Marcel Beyer, Jonathan Littell, Martin Amis, Olivier Guez et Daša Drndić).

Pour parvenir à cette organisation thématique, il a été nécessaire de mener une vaste enquête dans de très nombreux textes littéraires. Le thème du rêve s'est révélé une entrée incroyablement riche puisqu'il permet de rassembler des textes de toutes sortes (témoignages, fictions, poèmes, pièces de théâtre), écrits par une trentaine d'écrivains, dont un tiers est peu connu et donc peu travaillé. Moins de la moitié (12) a été écrit par des rescapés, deux par des écrivains qui furent des enfants cachés³ et quatre par des auteurs qu'on peut assimiler à la troisième génération. C'est que le corpus est aussi élargi à plusieurs personnalités contemporaines de la Shoah mais non victimes de cet événement comme Ingeborg Bachmann et Günter Eich, ou encore Philip Larkin. Une autre singularité de l'étude, et non des moindres, est la prise en compte de textes écrits par des femmes, neuf en tout : une telle proportion féminine est malheureusement encore rare en Europe⁴.

3. Cette génération peut être dite 1,5, voir Susan Rubin Suleiman, « The 1.5 Generation : Thinking About Child Survivors and the Holocaust », *American Imago*, t. 59, n° 3, automne 2002, p. 277-295.
4. Cf. Isabelle Ernot, « 'Women and/in the Holocaust' : à la croisée des *Women's-Gender* et *Holocaust Studies* (années 1980-2010) », *Genre & Histoire*, n° 15, automne 2014-printemps 2015. Revue en ligne, article consulté le 14 janvier 2002 : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/2223>.

On peut, comme c'est mon cas, être hostile aux corpus qui mêlent œuvres de témoins et de non-témoins⁵, mais cette réserve ne tient pas quand le corpus est construit avec autant de conscience des enjeux. Elle est perceptible dans certains chapitres (comme le huitième et le treizième) et se déploie surtout dans la conclusion qui porte d'une part sur « le savoir onirique de la littérature de la Shoah » et d'autre part sur « le "travail du rêve" des personnes nées après la Shoah ». Je retrouve aussi dans son analyse l'ouverture d'esprit des chercheurs allemands pour les expérimentations littéraires qui m'avait frappée quand j'avais travaillé sur un roman de Marcel Beyer, proche des *Bienveillantes* de Jonathan Littell. Ainsi, tandis que les Français se déchiraient sur le roman de Littell, le traitant comme un document ou l'œuvre d'un détraqué, Barbara Besslich étudiait comment, dans *Flughunde* de M. Beyer (1995), le lecteur était encouragé à « combler la lacune morale que le texte construit si manifestement⁶ ». De la même façon, Christiane Solte-Gresser se penche ici sur des "textes de bourreaux" (écrits par des non-témoins) en tant que dispositifs interactifs dans lesquels « les lecteurs ne peuvent plus se soustraire à un questionnement critique sur eux-mêmes » (p. 411).

Enfin, l'ouvrage s'inscrit pleinement dans les débats actuels, qu'il s'agisse du prétendu indicible de la Shoah, des liens possibles entre mémoire individuelle et mémoire collective, de la prédominance de la mémoire des victimes de la Shoah sur les autres, ou encore de la supposée réconciliation entre victimes et exécuteurs prônée par les "générations d'après" germanophones. Il intéressera donc tous les chercheurs en *Memory Studies* et constitue un exemple d'étude littéraire d'un événement historique et traumatique.

— Aurélie BARJONET

Teresa CIAPPARONI LA ROCCA (ed.), *Mishima monogatari. Un samurai delle arti*, Turin, Lindau, 2020, 412 pages.

Il est difficile de définir un personnage aux multiples facettes comme Mishima Yukio (1925-1970), dont l'activité artistique, plus que celle de tout autre auteur japonais de son époque, s'étend de la littérature au cinéma, en passant par le théâtre, le journalisme et la photographie. Aujourd'hui encore, les colloques sur lui cherchent à analyser son œuvre, et sa vie, à travers de nouvelles clés d'interprétation, à l'instar du colloque international organisé à l'Université de Paris du 21 au 23 novembre 2019 intitulé « 50 ans après : un autre Mishima ? ». À cette occasion, une session spéciale fut consacré au roman de 1968, *Inochi Urimasu*, présenté pour la première fois au public occidental (*Life for Sale*, tr. par Stephen Dodd, Penguin Classics 2019 ; *Vie à vendre*, tr. par Dominique Palmé, Gallimard 2020 ; *Una vita in vendita*, tr. par Giorgio Amitrano, Feltrinelli 2022). Cette œuvre, caractérisée par un ton surréaliste et humoristique, constitue une critique féroce

5. Cf. Aurélie Barjonet, *L'Ère des non-témoins. La littérature des "petits-enfants de la Shoah"*, Paris, Kimé, 2022.

6. Barbara Besslich, « La narration non fiable au service de la mémoire. Perspectives sur le national-socialisme chez Maxim Biller, Marcel Beyer et Martin Walser », *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 178, 2006, *Le Rapport au passé dans la littérature allemande contemporaine*, dir. par Carola Hähnel-Mesnard, p. 15-31, ici p. 25.

de la société consumériste du Japon d'après-guerre et de l'effondrement subséquent des relations humaines, et s'avère une lecture si actuelle qu'elle donna lieu en 2018 à une fiction télévisée de BS TV Tokyo, confirmant ainsi la grandeur d'un auteur qui parvient encore à fasciner chercheurs et lecteurs.

Comme l'éditrice l'explique en introduction, *Mishima monogatari*, publié grâce au financement de l'ISMEQ (Association internationale d'études méditerranéennes et orientales), entend examiner « certains aspects de ses nombreuses activités, mais surtout à explorer comment ses œuvres et lui sont connus de par le monde » (p. 9). En plus de montrer le lien de Mishima avec les arts au sens large, le livre offre une vue d'ensemble, à mon avis réussie et éloquente, de l'immense popularité mondiale dont notre auteur jouit encore.

La première partie du livre (*L'homme et l'artiste : écriture, scène, action*, pp. 13-119) examine ses textes scéniques et narratifs, ses activités d'interprète et d'athlète, ainsi que ses liens avec le cinéma et la politique. Les sections : *Ils disent de lui* et *Ils disent de lui en Italie* (pp. 123-158) contiennent de brefs témoignages sur Mishima de la part d'écrivains de diverses nationalités (Israël, France, Argentine, Espagne, États-Unis, Belgique) ayant un lien quelconque avec le Japon, puis des représentants du monde culturel italien. Les contributions de deux écrivains japonais vivant en Europe — Shiono Nanami, Yōko Tawada — tranchent par leur opinion extrêmement négative. La partie la plus intéressante du livre est la section intitulée *Mishima dans le monde* (p. 159-363). Des spécialistes du monde entier y analysent la présence de ses œuvres dans le panorama littéraire de leurs pays respectifs. On peut se faire une idée de la richesse de cette section rien qu'en énumérant les nations impliquées, outre l'Italie : la Grèce, la Roumanie, la Hongrie, la Pologne, les pays germanophones, la Finlande, la Suède, le Royaume-Uni, la France, l'Espagne, les États-Unis, le Mexique, le Brésil, l'Australie, la Turquie, la Russie, la Chine et le Japon lui-même. J'ai rarement rencontré une critique aussi complète.

Dans l'avant-propos, nous lisons que les contributions sont délibérément concises car le volume fut d'abord conçu comme le catalogue d'une exposition sur Mishima qui avorta à cause de la pandémie de Covid-19 (p. 11). Néanmoins, cela donne une idée de la profondeur de l'intérêt pour Mishima. Dans le même temps, cette section offre un aperçu de l'état de l'art de la littérature japonaise moderne dans chaque pays considéré.

Parmi les contributions en annexe figurent un entretien de l'éditeur avec l'écrivain italien Dacia Maraini, qui avec Alberto Moravia rencontra Mishima en 1967, un essai de Seiki Keene sur l'amitié entre son père Donald Keene et Mishima, et un essai de l'éditeur sur la dernière lettre de Mishima à Donald Keene le jour de son suicide.

Le volume comprend un profil des auteurs, un glossaire essentiel et une liste des œuvres de Mishima citées dans le volume avec le titre de la traduction italienne correspondante. La bibliographie ne cite que les traductions, les essais en italien et en d'autres langues à partir de l'année 2000, mais chaque article contient d'autres références bibliographiques relatives aux sujets spécifiques traités. Le résultat global du volume est à la hauteur de ses ambitions. Le lecteur intéressé trouvera dans les essais académiques des aperçus stimulants de l'univers artistique que Mishima a fait sien et qu'il a interprété. En outre, dans les jugements d'autres écrivains et de personnes actives en d'autres sphères que la littérature, il pourra